



HAL
open science

Gérer/aimer : Communication et nature dans le parc naturel régional du Pilat

Emilie Kohlmann

► **To cite this version:**

Emilie Kohlmann. Gérer/aimer : Communication et nature dans le parc naturel régional du Pilat. Questions de communication, 2017, 32, pp.51 - 74. 10.4000/questionsdecommunication.11432. hal-01848836

HAL Id: hal-01848836

<https://hal.science/hal-01848836>

Submitted on 11 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gérer/aimer

Communication et nature dans le parc naturel régional du Pilat

Managing/Loving: Communication and Nature in the Pilat Regional Natural Park

Émilie Kohlmann



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11432>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11432](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11432)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 51-74

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Émilie Kohlmann, « Gérer/aimer », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2019, consulté le 04 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11432>

ÉMILIE KOHLMANN

Groupe de recherche sur les enjeux de la communication

Université Grenoble Alpes

F-38000

emilie.kohlmann@laposte.net

GÉRER/AIMER

COMMUNICATION ET NATURE

DANS LE PARC NATUREL RÉGIONAL DU PILAT

Résumé. — Il s'agit ici d'observer l'amour de la nature tel qu'il s'exprime, ou non, dans les dispositifs de communication d'un parc naturel régional (PNR), à partir de celui du Pilat, mais également dans les discours des acteurs. On montre en quoi le parc révèle une tension entre deux positionnements : celui neutre et scientifique du PNR et celui engagé de certains acteurs et des associations naturalistes partenaires du parc en particulier. Enfin, des hypothèses sont formulées pour expliquer les raisons de ces choix. Ces derniers sont saisis entre des questions d'identité propre à maintenir et de volonté de faire monde commun.

Mots clés. — amour de la nature, communication environnementale, parc naturel régional, modernité, rationalité, institution

Pourquoi s'intéresser à l'« amour de la nature » au sein des dispositifs de communication d'un parc naturel régional (PNR) ? De fait, c'est d'abord en creux que cette question est apparue sur mon terrain de recherche. La thématique de la biodiversité constituant le point d'entrée de mon travail de thèse sur le parc du Pilat (Kohlmann, 2016), c'est la lecture de l'ouvrage de David Takacs (1996 : 10) qui m'a conduite à cet aspect particulier en présentant les scientifiques à l'origine du mot *biodiversity* – en 1986, lors du *National Forum of Biodiversity* – comme des amoureux de la Terre et de la nature : les scientifiques « ont partagé une énigme : comment convaincre autrui de se soucier de ce que l'on aime »¹ ? Selon l'auteur, pour les biologistes présents, cette position montrait la tension entre le statut de « scientifique » – posant l'objectivité comme préalable normatif – et leur engagement militant. La rationalité scientifique étant historiquement construite autour de cette mise à distance de l'objet de recherche, David Takacs (1996 : 332) conclut sur l'opportunité de redéfinir ce que signifie être chercheur en sciences naturelles en incluant l'engagement, la subjectivité, les valeurs personnelles, en définitive l'amour. Au regard de mes travaux, cette lecture a soulevé chez moi un certain nombre de questions. Quelle était la place laissée à l'amour de la nature dans la communication du PNR du Pilat ? Y en avait-il seulement une ? Était-ce un moteur pour l'action des personnels du parc, pour les membres des associations partenaires ou pour les élus membres du bureau du parc ? Était-il « exprimable » ? Et, si oui, sur quelles scènes, dans quels dispositifs ?

Une attention portée à la production éditoriale du PNR et, surtout, à son traitement des questions liées à l'environnement, à la nature, semblait gommer toute référence à l'affect pour fonctionner selon des modèles naturalistes et gestionnaires. Mais cette conception dualiste visant à séparer science et amour, gestion et amour, rationalité et subjectivité, ne se fissurait-elle pas dans d'autres dispositifs du parc et, si oui, pourquoi était-elle si rigoureusement suivie dans les principaux documents institutionnels produits ?

L'article tente de répondre à ces questions. Je cadrerai d'abord cette idée d'un « amour de la nature » historiquement et au regard d'un dualisme objet/sujet, raison/émotions, scientifique/amateur, issu de la modernité. J'évoquerai rapidement le lien entre sciences naturelles, esthétisme et religion en rappelant que cet émerveillement devant la nature prend sa source au XVIII^e-XIX^e siècle dans des représentations religieuses de celle-ci excluant l'homme. Je présenterai ensuite plus en détail le terrain de recherche et la communication institutionnelle mise en place par le parc du Pilat. Enfin, je montrerai comment le positionnement éditorial de cette dernière est constitutif de l'identité du PNR et pourquoi il lui est difficile de s'exprimer sur un autre registre que celui de la scientificité et de la rationalité.

Je travaillerai ici autour du concept d'identité entendu comme processus dynamique actualisé avec la relation, mais aussi avec les normes partagées par les différents

¹ « *They have shared a conundrum: how do you convince others to care about what you love* ». Sauf mention, contraire, dans le présent article, les citations extraites d'œuvres anglophones sont traduites par moi-même.

acteurs de l'institution. J'essaierai de réutiliser l'approche de l'identité des individus à travers l'interaction sociale selon l'école de Palo Alto pour laquelle le « soi » ne se constitue qu'au sein des interactions (Mead, 1934), dans son rapport à autrui par différenciation, comparaison et distinction. Centrée sur l'individu, cette démarche sera réutilisée en rapport avec la construction de l'identité d'une structure, d'un groupe, en conservant notamment le concept de « stratégie identitaire » (Lipiansky, 1992)². Ici, on verra comment cette stratégie identitaire passe par la communication institutionnelle mise en œuvre par le parc et comment cette identité structure les rapports entre acteurs. J'observerai également les points de frottement entre le parc et la presse ou encore les associations naturalistes, et comment ces tensions sont soulagées par un ensemble de métacommunications qui renforcent l'identité collective de la structure. Pour mener à bien cette démarche, je m'appuierai sur les données recueillies lors de ma recherche doctorale dont la méthodologie sera explicitée.

Comment la protection de la nature se construit entre amour et gestion de celle-ci

Historique, en passant par le poète et le savant

L'historique de la question de la nature et de sa protection fait désormais partie des « grands récits » que l'on trouve aisément, à la fois dans des travaux de sciences humaines et sociales (Parizeau, 1997) et dans les documents internes des structures dédiées à la protection des espaces par exemple. Ainsi, en France, les parcs nationaux consacrent-ils une partie de leur site internet à « L'histoire des parcs nationaux de France »³. Ils y donnent accès, entre autres documents, à un article d'Henri Jaffeu qui retrace cette histoire en filant le même type de récit. Il est intéressant de noter que, autour de la question de la création des parcs nationaux, les discours s'accordent globalement sur l'antériorité et la particularité des parcs nationaux états-unis, conçus à la fin du XIX^e siècle pour protéger une nature sauvage, la *wilderness*, de la présence de l'homme qui ne devait y rester qu'occasionnelle. Ce détour systématique par le modèle des parcs américains fait même écrire à Bruno Latour (1999 : 13-14), en introduction de *Politiques de la nature*, « ce livre fait l'hypothèse [...] que l'écologie politique ne porte pas du tout sur "la nature" – ce mélange de politique grecque, de cartésianisme français et de parcs américains ».

² E.-M. Lipiansky (1992 : 85) définit la « stratégie identitaire » comme « ligne d'action évolutive et dynamique (faite d'impulsions, de mécanismes de défense et de conduites conscientes) à travers laquelle le sujet cherche à se faire reconnaître par autrui ».

³ Accès : <http://www.parcsnationaux.fr/>. Consulté le 23/11/2017.

Un autre moment clé est l'antagonisme, à la même époque, entre John Muir⁴ et Gifford Pinchot⁵, personnalités emblématiques des controverses autour des questions de conservation et de protection. Leur désaccord préfigure deux courants relatifs à la gestion de la nature : sa préservation pour des raisons éthiques, esthétiques, spirituelles et sa conservation pour des raisons pratiques, rationnelles, commerciales. Construites en opposition – les deux hommes s'étant réellement querellés et brouillés à la suite de leurs divergences d'opinion –, ces figures permettent de construire une histoire de la protection de la nature qui ne cesse d'osciller entre les deux pôles.

Le présent texte ne prétendra pas à une exhaustivité concernant l'histoire de l'amour de la nature à travers le monde⁶. La présentation ne sera que partielle et mettra de côté d'autres constructions du sentiment de nature dans des religions et des pays différents⁷. Néanmoins, elle reprendra la question telle qu'elle s'est construite en occident à partir du XVIII^e siècle⁸.

À cette époque, grâce au Romantisme⁹, le paysage devient un sujet pictural se déclinant selon trois modes : le beau, le sublime et le pittoresque (Pleşu, 1980). D'ailleurs, plus tard, surtout aux États-Unis et en Europe, la création de parcs nationaux est facilitée par une approche esthétisante de la nature et par la valorisation de paysages « sublimes », ceux de la nature sauvage dans son immensité. Les milieux non conformes à cette lecture esthétique mettront alors plus longtemps à être labellisés parcs nationaux quelle que soit leur qualité environnementale (Saito, 1998). On peut prendre pour exemple récent la « difficile gestation » du parc naturel marin d'Iroise et le travail d'esthétisation des fonds marins conduit en collaboration avec un photographe pour légitimer la protection du site (Van Tilbeurgh, 2009).

Dans la littérature préromantique, on voit aussi apparaître différentes figures de la nature qui deviennent dignes d'appréciations esthétiques, porteuses de valeurs religieuses, comme la mer, la montagne ou la campagne (Van Thieghem, 1960).

⁴ Naturaliste et écrivain, J. Muir est associé à la création du Yosemite National Park. C'est notamment à la suite de la publication de ses articles dans la presse américaine qu'une loi est votée au Congrès en 1890.

⁵ G. Pinchot est connu pour ses préconisations sur la gestion de la forêt aux États-Unis et pour la fondation, en 1900, de la Society of American Foresters qui a participé à la professionnalisation du métier de forestier.

⁶ Par exemple, le présent article n'abordera pas les courants de « haine » de la nature qui tendent généralement à s'appuyer sur une conception « ou/ou » : ou amour de la nature et haine des hommes ou amour des hommes et haine de la nature. À ce sujet, voir M. Gauchet (1990), C. Godin (2012) ou encore G. Bronner (2014).

⁷ Pour une présentation de la diversité des relations à la nature selon les pays, les religions, etc., voir D. Bourg (1993). Cette approche localisée semble plus judicieuse qu'une appréhension globale de la question telle que posée par C. Godin (2012) et son propos globalisant « l'humanité » à propos de la haine de la nature, quelles que soient les sociétés.

⁸ Le choix, puisqu'il fallait en faire un, de reprendre la question de l'histoire de l'amour de la nature depuis le XVIII^e siècle ne signifie pas que les relations de l'homme à la nature ou l'amour de cette dernière ont commencé à cette période. Il est évident que l'on peut remonter bien avant. Néanmoins, c'est celui qui est repris aujourd'hui dans les différentes études et présentations de l'histoire de la protection de la nature.

⁹ L'histoire du paysage est trop longue pour être retracée intégralement ici, d'autant plus que dater la « naissance » du paysage est sujet à débat en histoire de l'art. Voir par exemple A. Pleşu (1980).

Dans son étude qui porte sur l'expression littéraire du sentiment de nature, Paul Van Thieghem (*ibid.*) montre que ce courant préromantique parle d'amour de la nature, mais fait également preuve d'une volonté de faire partager cet amour à son prochain. Il faut aimer la nature car elle est belle et vertueuse. À cette époque, l'utilisation du sentiment de la nature sert souvent à des fins religieuses.

Au XIX^e siècle, l'importance de la valeur esthétique de la nature et le lien fait entre celle-ci et l'éthique environnementale se renforcent, notamment aux États-Unis avec les écrits de grands auteurs, poètes, botanistes comme Ralph W. Emerson, Henri D. Thoreau ou encore John Muir, pour ne citer qu'eux¹⁰. On a déjà vu que la figure de John Muir est devenue emblématique de la « *wilderness* » et de la création de parcs nationaux aux États-Unis, mais il est aussi le penseur de la « *positive aesthetics* » qui fait voir le beau partout dans la nature à partir du moment où on n'y lit pas de traces de l'homme. Ces penseurs de l'époque ont tous l'espoir de faire partager leur amour de la nature et invitent tout un chacun à aller dans la nature, à s'immerger dans leur environnement. Ils se retrouvent également dans l'idée selon laquelle la passion de la nature s'alimente et prend sa source dans la compréhension de celle-ci que proposent les sciences naturelles¹¹ : « L'homme moderne porte sur la nature un regard de sympathie et d'amour là où l'homme antérieur regardait avec peur et superstition. De là il voit de plus près et avec plus de précision ; la science a rendu son œil ferme et clair » (Burroughs, 1908)¹².

Au regard de ce bref coup d'œil sur les XVIII^e et XIX^e siècles, on peut noter, car c'est de cela dont il est ici plus particulièrement question, que la dichotomie, l'opposition du savant et du poète ou, pour revenir à notre propre vocabulaire, qu'une approche scientifique ou sensible de la nature n'a pas toujours été d'actualité. Au contraire, le XIX^e siècle propose plutôt la figure du poète naturaliste ou du naturaliste passionné. Il semble bien que ce soit plus tard, au XX^e siècle, que les deux figures se soient construites en opposition. S'opposent alors différents modèles philosophiques pour construire une éthique environnementale : les modèles « cognitifs » pour lesquels l'appréciation de la nature requiert des connaissances en histoire naturelle, et les modèles « non cognitifs » qui prônent l'immersion dans l'environnement pour sortir de la dichotomie sujet/objet et remettent en avant l'imagination, les sens, l'immersion dans la nature, l'acceptation de son mystère¹³, etc.

¹⁰ Voir le recueil de textes édité par A. Carlson et S. Lintott (2008a) qui présente et contextualise les écrits de cette époque.

¹¹ À propos de l'article de E. C. Hargrove (1979), A. Carlson et S. Lintott (2008b : 24) écrivent qu'« il fait remarquer que, dans le passé, les scientifiques et les artistes partageaient des intérêts, des approches, et avaient des relations de travail très proches, aussi bien qu'une méthodologie empirique, concentrée sur l'objet qui était caractéristique de cette époque » (« *He points out that in the past, scientists and artists shared interests, approaches, and close working relationships as well as an object-focused, empirical methodology that was characteristic of the time* »).

¹² « *The modern man looks at nature with an eye of sympathy and love where the earlier man looked with an eye of fear and superstition. Hence he sees more closely and accurately; science has made his eye steady and dear* ».

¹³ A. Micoud (2006 : 158-159) rapproche l'écologisme du romantisme au sens du « refus du refus de l'énigme » et l'oppose à la « prétention scientifico-idéologique de mettre de la lumière de partout ».

Ainsi, Allen Carlson (2008) propose-t-il un « *Natural Environmental Model* » pour apprécier la nature comme d'autres modèles esthétiques permettent d'apprécier l'art. Dans celui-ci, les connaissances scientifiques – qu'il élargira par la suite aux connaissances pratiques du sens commun pour le défendre contre certaines critiques – permettent une approche esthétique de la nature en lui procurant une valeur. Ce modèle est critiqué par différents auteurs¹⁴ qui privilégient une approche plus directe de la nature, souvent liée à l'émotion que celle-ci procure. Ainsi Andrei Pleșu (1980 : 20) travaille-t-il sur le paysage en peinture, dont la naissance occulterait la signification réelle de la nature et marquerait « l'éclosion d'une grave dégénérescence des relations entre l'homme et celle-ci ». Il utilise le paysage comme « concept opératoire » pour l'étude des relations entre nature et sentiment de la nature. Sa réflexion philosophique ne s'appuie pas sur les classiques références anglo-saxonnes, mais orientalise la pensée¹⁵. En remontant à l'Antiquité et à la personnification féminine de la nature, associée à des images de déesses mères ou de l'amour, il conduit dans ce texte une réflexion sur l'art comme médiation entre la nature et le sentiment de la nature. Or, selon lui, le rapport à la nature devrait se faire sans médiation, mais plutôt par immersion. La religion et la science sont donc réduites à l'état de médiations superflues. Il privilégie plutôt une approche macro de la nature¹⁶, le développement d'une pensée poétique, de l'imagination, du lien entre soi et la nature en termes d'intériorités différentes. Dans son texte, le scientifique n'est plus conçu comme une figure qui partage avec le poète une forme d'amour de la nature ; les deux sont séparés et il conclut que le scientifique cherche dans la nature une logique alors que l'amoureux de la nature y cherche une signification qui le dépasse. Andrei Pleșu va jusqu'à dire, à propos de Jean-Jacques Rousseau dans ses promenades herboristes, que « la communication avec la nature s[y] trouve compromise par excès de réflexion, sinon – et c'est encore pis – pas des tics quasi scientifiques de "naturaliste" » (*ibid.* : 31). En un siècle environ, les figures auparavant complémentaires du savant et du poète sont devenues opposées.

Modernité et dualisme : le poète ou le savant

Depuis Bruno Latour (1991), la critique de la Modernité et de ses dualismes¹⁷ a fait école en sciences humaines et sociales. En 2005, la parution de l'ouvrage de Philippe Descola

¹⁴ Par exemple, N. Carroll (1993) accorde une place plus importante à l'approche émotionnelle de la nature (« *being moved by nature* ») et S. Godlovitch (1994) privilégie la part de mystère de la nature.

¹⁵ A. Pleșu est philosophe et historien de l'art de nationalité roumaine.

¹⁶ A. Pleșu (1980 : 43) oppose l'unité de la nature, qui ne peut être perçue qu'à travers ses grands ensembles, ses grands cycles évolutifs, proche de l'imagination, de l'intuition, à la volonté de la disséquer proposée par la science et le « micro »-scope : « L'unité de la nature n'est pas anonyme. Elle s'obtient par l'intuition de longues séries de "correspondances" et non en réduisant ses composantes à l'indistinct. [...] Une telle unité n'est pas accessible au microscope ».

¹⁷ « Cette contre-révolution copernicienne revient à modifier la place de l'objet pour le sortir de la chose-en-soi et l'amener au collectif sans pourtant le rapprocher de la société. [...] Nous possédons des centaines de mythes racontant comment le sujet (ou le collectif, ou l'intersubjectivité, ou les

poursuivait en ce sens : il existerait quatre ontologies et nous, occidentaux, partagerions une ontologie naturaliste qui s'appuierait sur l'idée d'une rupture entre nous, sujets, et la nature, objet et donc objectivable, soumise à l'universalité des lois scientifiques.

Plus qu'un simple relativisme, Alexandra Liarsou (2014) propose une approche critique de la Modernité comme coupure radicale entre l'homme et la nature. Elle rapproche les sciences de la religion au sens où, selon elle, celles-ci permettent à l'être humain de conserver un caractère d'exceptionnalité, une place à part dans le monde qu'il transforme en objet. Elle critique aussi le positivisme scientifique des XIX et XX^e siècles qui « a fait la gloire d'une science réputée objective, engendrant des vérités universelles » (*ibid.* : 47) : c'est-à-dire croire en l'existence des faits, en la rationalité scientifique, au caractère cumulatif des savoirs.

A *contrario*, en recueillant la parole de scientifiques, l'ouvrage de David Takacs (1996) a montré leur aspiration à faire partager leur amour de la nature et la place de leur engagement émotionnel dans leur travail. Néanmoins, leur statut professionnel semblait difficilement conciliable avec cette démarche, comme si la scientificité empêchait l'implication personnelle, les émotions, les attachements, les « empassionnements »¹⁸. On retrouve ce paradoxe dans différents ouvrages de chercheurs qui oscillent entre désir de laisser une place à l'émotion, à l'affect, et nécessité de conserver une « crédibilité scientifique ». À propos de la biodiversité, Patrick De Wever, géologue, et Bruno David (2015), spécialiste de la biologie marine, ne cessent d'osciller entre ces deux pôles. Si leur introduction met en garde contre les « grands yeux des bébés phoques [qui] sont tellement attendrissants » et qui peuvent faire « tout mélanger, l'émotion et le chiffre », ils n'en concluent pas moins, dans un grand écart final, que « dans notre regard sur la biodiversité, l'émotion peut avoir sa place, et même doit l'avoir dans notre regard d'Homme, mais elle doit aussi, et surtout, être maîtrisée dans le regard du scientifique qui doit s'astreindre à une approche rationnelle » (*ibid.* : 270).

La même position inconfortable se retrouve chez Patrick Blandin (2010 : 13) qui, en introduction de son ouvrage sur la biodiversité, pose la question en des termes qui montrent bien la difficulté, pour un scientifique, d'assumer une approche sensible de son sujet : « La protection de la nature se justifie-t-elle par des raisons utilitaires ? Ou bien n'est-elle promue que par de gentils naturalistes, amoureux des fleurs et des bêtes, nostalgiques d'une nature en train de passer, parce que les humains ne cessent de transformer la planète en fonction de leurs besoins » ?

Afin de mieux la comprendre, et peut-être de l'accepter, des travaux en sociologie se sont intéressés aux mécanismes de la passion chez les scientifiques (Roux, Charvolin, Dumain, 2013) et les amateurs (Hennion, Maisonneuve, Gomart,

épistémès) construit l'objet – la révolution copernicienne de Kant n'étant qu'un exemple dans une longue lignée. Nous n'avons cependant rien pour nous raconter l'autre aspect de l'histoire : comment l'objet fait le sujet » (Latour, 1991 : 112).

¹⁸ Sur la passion comme processus s'inscrivant dans une durée, on peut lire A. Hennion, A. Maisonneuve et S. Gomart, E. (2000) et J. Roux, F. Charvolin et A. Dumain (2013).

2000 ; Charvolin, Micoud, Nyhart, 2007). Ces études réinterrogent les frontières entre science et amateurs, mais aussi la place de la subjectivité au sein de ces pratiques, dans une perspective qui ne se contente pas de reléguer la question du goût, de l'amour, du côté des représentations sociales, mais en accordant une place aux dispositifs, aux objets eux-mêmes, aux acteurs, etc.

Ainsi, en étudiant le cas de la loutre et de son traitement dans les zoos, Élisabeth Rémy (2007) met-elle en lumière des variations de distance à l'animal : les soigneurs gèrent le rapport à l'animal soit en rationalisant l'interaction (mise à distance), soit en laissant la place aux sentiments, à l'échange avec l'animal qui retrouve une participation active dans l'interaction (occultation des distances). Son travail peut se rapprocher de celui de Véronique Servais (2009, 2013), dans la rencontre avec le dauphin, où elle spécifie trois dispositifs d'interaction : l'interaction ordinaire, l'activité scientifique et la rencontre enchantée. La chercheuse caractérise l'activité scientifique comme la mise en place dans la recherche de dispositifs « froids » qui excluent l'affect et rendent les animaux « froids » eux aussi. L'objectif étant de faire disparaître l'animal en tant que tel pour mieux le constituer en objet de recherche. Selon l'auteure, pour les scientifiques, l'affect relève du tabou : « Les passionnés d'animaux ont la réputation d'être de mauvais observateurs du comportement animal, et donc de piètres scientifiques. La recherche quant à elle est dévalorisée à la moindre suspicion d'engagement affectif de la part du chercheur » (*ibid.* : 209).

En outre, loin d'empêcher le travail scientifique, l'engagement affectif peut le valoriser. C'est en ce sens que Vinciane Despret (2007) analyse la place de l'affect dans les dispositifs de connaissance dans le cas de l'éthologie animale. Selon elle, dans la démarche scientifique, la difficulté est d'accepter que la personnalisation de la relation à l'animal peut non pas interférer négativement avec la production de connaissance, mais, au contraire, être un moyen de l'améliorer. Dans son travail sur un parc régional en Patagonie argentine, Igor Babou (2009) observe comment les sentiments peuvent être importants même dans le travail des scientifiques : partage des souffrances des baleines, sermon fait par un biologiste à un goéland lors d'une prise de sang, et comment ils restent cloisonnés à la sphère privée, sans passer sur la scène publique. Le discours des biologistes change lors des entretiens enregistrés pour ne garder que le discours officiel : on ne pourrait pas intervenir, choisir de réguler les goélands ne serait pas la solution, etc.

Dans ces travaux, on peut lire une difficulté à accepter et trouver les modalités adéquates pour la prise en compte des sentiments dans les dispositifs scientifiques. Pourtant, on l'a vu, cette séparation, gage de sérieux et de rigueur scientifique, n'existait pas de manière aussi marquée lors des siècles précédents. On peut se demander si ce qui sépare si rigoureusement les deux champs n'est pas, au-delà d'une opposition science/passion, la professionnalisation de la science elle-même, accompagnée par la professionnalisation de sa communication (Babou, Le Marec, 2008 ; Emprin, 2012).

Dans la partie suivante, je montrerai comment la ligne éditoriale de la communication du PNR du Pilat traduit une mise à distance scientifique et s'inscrit dans la construction d'une identité institutionnelle. J'observerai également les tensions ressenties par les acteurs de la communication du parc entre mission de sensibilisation à la nature et formation scientifique. Pour cela, je commencerai par présenter le terrain et la méthodologie de ma recherche.

Communication du parc du Pilat : modèle naturaliste et institutionnel

Le parc naturel régional du Pilat : enjeu identitaire de l'institution

En France, les parcs naturels régionaux sont nés à partir de 1967¹⁹ dans une perspective de patrimonialisation de la nature, des paysages et des traditions locales et dans une volonté de fournir aide et accompagnement au développement des territoires ruraux²⁰. Le label « PNR » est attribué par l'État par décret à l'issue d'un long processus de rédaction de charte de parc. La labellisation nécessite un ensemble d'étapes importantes menées par les acteurs du territoire : enquêtes publiques, signature de la charte par les collectivités territoriales, avis par un rapporteur, etc. Une fois le territoire labellisé, il est géré par un syndicat mixte, seule structure juridiquement habilitée à mettre en œuvre la politique du PNR.

Les parcs naturels régionaux balancent entre une construction du patrimoine s'appuyant, d'une part, sur une esthétique des paysages et un attachement à l'histoire d'un territoire mis en avant comme « naturels » et, d'autre part, sur une vocation au développement, impératif social et économique à valeur d'évidence « censée emporter l'adhésion unanime et dont on a sans doute oublié qu'elle était construite à l'intérieur d'une histoire et d'une culture particulière » (Rist, 1996 : 10)²¹.

Créé en 1974, le parc du Pilat est l'un des neuf parcs naturels régionaux de la nouvelle région Auvergne-Rhône-Alpes²². Il s'étend sur une superficie de 700 km²,

¹⁹ Voir le Décret n° 67-158 du 1^{er} mars 1967 instituant des parcs naturels régionaux. Accès : <https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000674543>. Consulté le 08/04/2015.

²⁰ Les parcs naturels régionaux ont pour mission à la fois la protection de la nature et le développement économique « durable » du territoire sur lequel ils s'étendent. Les parcs nationaux se concentrent sur la mission de préservation et conservation de la nature et comportent généralement une zone centrale, « cœur », non habitée, soumise à une réglementation stricte.

²¹ G. Rist (1996) souligne le paradoxe du développement durable qui, après la croyance en un développement universel, vise à rendre celui-ci éternel. Ainsi le développement est-il construit comme une aspiration pour tous et pour toujours, et vidé de toute contextualisation ou critique.

²² La région Auvergne-Rhône-Alpes a été créée le 1^{er} janvier 2016 avec l'entrée en vigueur de la Loi n° 2015-29 du 16 janvier 2015 relative à la délimitation des régions, aux élections régionales et

sur le département de la Loire pour la plus grande partie et sur celui du Rhône²³. C'est un massif de moyenne montagne dans lequel trois climats se rencontrent (influences méditerranéenne, océanique et continentale). Il est qualifié de périurbain puisqu'il est encadré par la vallée du Gier qui mène à Saint-Étienne et à la vallée du Rhône qui dessert Lyon. De fait, cette proximité avec une ou plusieurs grandes villes est plus flagrante pour le Pilat que pour d'autres parcs naturels régionaux en Auvergne-Rhône-Alpes. Ce parc comprend 47 communes rurales pour un total d'environ 57 000 habitants. Plutôt fortement peuplé pour un PNR, avec une densité de 76 habitants au km² en 2006, le parc voit sa croissance démographique soutenue par l'arrivée de nouveaux habitants, des actifs qui s'y installent tout en conservant un emploi à l'extérieur du territoire le plus souvent²⁴.

Le mélange de ces caractéristiques géomorphologiques et d'urbanisation en fait un territoire peu homogène en dehors des limites administrativement fixées dans le cadre du classement en tant que parc naturel régional. En effet, la variété des paysages, l'importance des versants « poussant » la population vers l'une ou l'autre vallée²⁵ industrielle pour l'emploi, les climats, faunes et flores différents peuvent laisser la question de l'identité propre au territoire en suspens. Pour pallier cette faible identification des habitants au territoire du parc régional, en 2009, celui-ci a créé un label en collaboration avec la Maison du tourisme²⁶, en plus du logo officiel²⁷.

Le PNR du Pilat est d'abord en charge de la gestion du territoire. Il ne s'agit donc pas d'une institution à caractère scientifique au sens classique du terme, même si, en tant que PNR, le Code de l'environnement lui attribue pour mission « de réaliser des actions expérimentales ou exemplaires [...] et de contribuer à des programmes de recherche »²⁸. Cette mission de recherche et d'expérimentation fait des parcs naturels régionaux des territoires « laboratoires » pour des procédures de gestion qui ont vocation, par la suite, à être développées ailleurs. Chaque parc est doté d'un conseil scientifique pluridisciplinaire et, depuis 2007, la Fédération des parcs naturels

départementales et modifiant le calendrier électoral.

²³ Accès : <http://www.parc-naturel-pilat.fr/un-territoire>. Consulté le 29/11/2017.

²⁴ Selon l'Institut national de la statistique et des études économiques, « Parc du Pilat : les deux-tiers des actifs travaillent à l'extérieur ». Accès : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1378998>. Consulté le 19/09/2017.

²⁵ Voir la carte sur le site *Pilat Patrimoines*. Accès : <http://www.pilat-patrimoines.fr/carte-pilat-patrimoines.html>. Consulté le 19/09/2017.

²⁶ Le label « Pilat mon parc naturel régional » permet une promotion plus large du tourisme et de l'économie du PNR en étant soumis à des règles d'usage moins strictes que le logotype. Cette démarche est propre au Pilat qui s'éloigne alors de la « marque PNR » promue par la Fédération des parcs naturels régionaux de France.

²⁷ Les logotypes de chaque PNR sont déposés à l'Institut national de la propriété industrielle. Leur usage est réglementé et s'inscrit dans une charte graphique élaborée en 1994 par la Fédération des parcs naturels régionaux de France. Accès : <http://www.parc-naturel-regional.fr/fr/approfondir/poles-communication-et-multimedia.asp?op=poles-communication-et-multimedia-charte>. Consulté le 29/11/2017.

²⁸ Code de l'Environnement, art. R333-1. Accès : <https://www.legifrance.gouv.fr/affichCodeArticle.do?idArticle=LEGIARTI000025201079&cidTexte=LEGITEXT000006074220&dateTexte=22220222>. Consulté le 19/09/2017.

régionaux – qui a vocation à coordonner les actions des différents parcs régionaux – a mis en place le Conseil d'orientation recherche et prospective (CORP) qui travaille avec les différents conseils scientifiques, notamment au niveau de leurs publications²⁹. En outre, les chargés de mission³⁰ qui travaillent au parc du Pilat ont majoritairement une formation scientifique, en sciences naturelles. On peut présupposer que les prescriptions liées aux champs scientifiques et administratifs doivent jouer un rôle dans la place accordée ou non à l'expression de l'amour de la nature.

Ce premier descriptif montre que la question de l'identité du parc est un enjeu particulièrement important pour le Pilat. D'autant plus important que cette identité est perçue comme faible par les membres du syndicat mixte et par l'équipe technique du parc. Cette perception se répercute dans les discours fondateurs du parc : parc voulu par les urbains et non par les habitants, qui prend place sur un territoire éclaté, sans espèce animale ou végétale emblématique, etc. On trouve des traces de ces récits identitaires fondateurs dans les différents entretiens recueillis. Ils sont largement partagés par les acteurs, quelle que soit leur fonction (chargés de missions comme élus ou associations).

Diversité et conditions d'entrée des données de l'analyse

Les données recueillies croisent analyse de corpus, observations participantes et entretiens semi-directifs. Le corpus comprend différents types de documents produits par le parc ou sur le parc. Ceux-ci ont été principalement récoltés lors des entretiens (documents issus du don) ou lors des animations ou réunions suivies (documents issus du dispositif). Leur statut d'entrée dans le corpus (don, dispositif, fréquence de distribution par les acteurs) a été pris en compte dans les choix d'analyse, ainsi que leur évocation ou non lors des entretiens. Ce corpus est constitué à la fois des documents matériels produits par le parc (plaquettes, journaux, affiches, etc. mais également différents *goodies*) et de la communication en ligne : suivi des différents sites internet du parc, avec notamment une veille d'un an sur les actualités du site institutionnel du parc, de juin 2012 à juin 2013, ou encore la réception par courriel de la lettre aux élus.

Les observations participantes ont porté sur les animations et manifestations proposées par le parc sur le plan touristique de 2011 à 2015, comme les « sorties nature », mais aussi sur les réunions et événements à destination des associations ou encore des élus du territoire comme pour les inaugurations officielles. J'ai aussi assisté à certaines réunions de travail, notamment celles en lien avec l'agriculture et l'environnement, thématiques régulièrement associées.

²⁹ Voir le site de la Fédération des parcs naturels régionaux. Accès : <http://www.parc-naturel-regional.fr/fr/approfondir/orientations-reseau.asp?op=orientations-reseau-conseil-orientation-scientifique-ethique-prospective>. Consulté le 10/09/2015.

³⁰ L'organigramme du parc répartit ces missions en différents pôles : protection et gestion de l'espace, économie durable, tourisme, éducation, culture et coopération, moyens généraux.

Enfin, 26 entretiens semi-directifs d'une heure trente à une demi-journée ont été conduits auprès des chargés de mission du parc, notamment auprès de la chargée de mission communication avec laquelle j'ai beaucoup été en contact. Ceux-ci se sont déroulés de 2011 à 2015, principalement sur le lieu de travail des personnes interrogées. J'ai également rencontré la directrice du parc ainsi que sa présidente et le président de la Fédération des parcs naturels régionaux de France, les élus locaux membres du bureau du parc et l'élu de la région Rhône-Alpes sur les questions environnementales. Enfin, la parole des partenaires associatifs a été recueillie grâce aux entretiens menés avec des membres ou des directeurs d'associations environnementales comme la Fédération des associations de protection de la nature de Rhône-Alpes (Frapna) section de la Loire ou le club Connaître et protéger la nature (CPN) Colibri, section locale à Maclas dans la Loire. Chacune des personnes rencontrées en entretien participait d'une manière ou d'une autre aux décisions et/ou aux actions de communication de l'institution.

Ainsi ai-je pu à la fois vérifier l'existence d'une forme d'expression de l'amour de la nature dans les discours des acteurs lors des entretiens et chercher à le mettre en relation avec sa transcription, ou avec son absence, dans les productions éditoriales du PNR du Pilat.

Un positionnement éditorial : la mise à distance scientifique

Dans cette partie, je m'intéresserai à deux productions éditoriales qui relèvent des documents institutionnels de communication du parc du Pilat : son journal à destination des habitants du parc, *L'Écho des chirats*³¹ ; sa collection de vulgarisation scientifique, les *Dossiers documentaires*³². L'objectif est de montrer que le registre énonciatif principal du PNR du Pilat correspond à des modèles scientifiques et professionnels qui ne laissent que peu de place à la subjectivité.

Les *Dossiers documentaires* constituent une collection qui se divise schématiquement entre des aspects naturalistes – avec des thématiques comme « Les papillons dans le Pilat » (2010) ou encore « Mousses, hépatiques et autres bryophytes dans le Pilat » (2009) – et des aspects de gestion d'un territoire – comme dans les dossiers sur « L'agriculture et l'environnement dans le Pilat » (2013) et sur les « Prairies fleuries du Pilat : une ressource agricole à valeur écologique » (2013). Sur le plan de l'énonciation à proprement parler, on y trouve des définitions des termes scientifiques, des notes de bas de page pour citer les sources, des

³¹ Accès : <http://www.parc-naturel-pilat.fr/fr/component/content/article/46-education-g-actions-menees/184-edition-dune-lettre-dinformation-a-lintention-des-habitants.html>. Consulté le 29/11/2017. Les chirats sont des amas de pierres qui recouvrent les versants du parc, sous forme d'éboulis. L'appellation est locale et cette formation géologique typique du Pilat.

³² Accès : <https://www.parc-naturel-pilat.fr/telechargements/>. Consulté le 29/11/2017.

bibliographies pour « en savoir plus », des graphiques, des cartes³³, des photos prises non comme représentation d'un territoire local spécifique mais comme support à un discours scientifique général. Ainsi une photo représentant une prairie fleurie, avec un zoom sur des fleurs particulières, porte-t-elle la légende suivante : « Les plantes messicoles (inféodées aux moissons), comme la Nielle des blés et le Bleuet, favorisent la présence d'auxiliaires et témoignent d'un bon état sanitaire des sols » (« Prairies fleuries du Pilat », 2013).

Les dossiers de type naturaliste répondent au genre attendu et comprennent de nombreuses photos des variétés et espèces animales et végétales, avec leur nom scientifique en latin, et leurs mœurs, lieux d'habitation, critères d'identification, statut de protection, etc. Mais aussi des schémas autour des cycles de vie (pour les papillons ou les chauves-souris), des vues au microscope (pour les mousses) ou encore un schéma de leur reproduction qui emploie le vocabulaire suivant : « 2n chromosomes : n+n=2n », « réduction chromatique », « sporophyte », etc. (« Mousses hépatiques et autres bryophytes dans le Pilat », 2006 : 3).

Ces dossiers n'occulent pas complètement l'expression de sentiments à l'égard de la nature ou des espèces traitées, mais ils les utilisent dans une structure globale du récit dans laquelle la connaissance transcende les émotions primaires, celles du sens commun. Cette structure se lit dans l'organisation récurrente des dossiers : éditorial, modalités d'études, présentation biologique de l'espèce, inventaire dans le Pilat, menaces, actions. On peut l'observer dès la présentation sur chaque page de couverture qui résume cette mécanique du discours.

Ainsi le dossier consacré aux chauves-souris s'ouvre-t-il sur un ensemble de sentiments négatifs supposés être partagés par tous sur ces animaux (les registres identifiés sont indiqués entre parenthèses après chaque citation) :

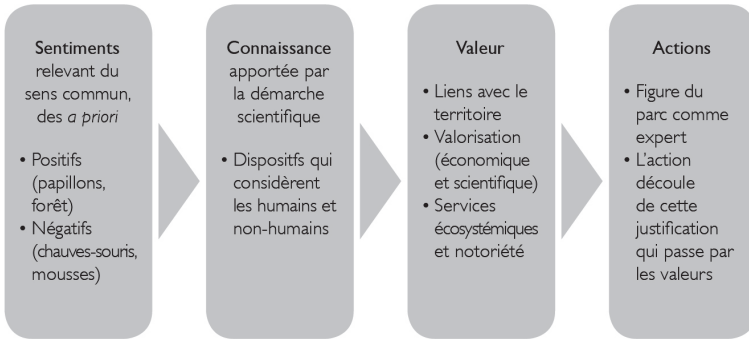
« Mythiques, mais également méconnues et parfois mal aimées, les chauves-souris (ou chiroptères) sont souvent réduites à une seule espèce » (sentiments).

« On en compte pourtant près de 1 000 espèces sur la planète, soit presque le quart des espèces de mammifères. Certaines sont communes, d'autres sont rares et en voie de disparition. Sur le territoire français toutes sont protégées par la loi » (connaissance).

« Elles participent de l'équilibre écologique global d'un milieu et en particulier, par leur action prédatrice, à la régulation des insectes. Elles sont indicatrices de la biodiversité d'un territoire » (valeur).

« La faible connaissance locale de ce groupe a conduit le Parc naturel régional du Pilat à engager en 2006 le premier inventaire des chiroptères du Pilat » (actions).

³³ S. Moirand (1997) analyse les mêmes formes discursives dans les médias à visée vulgarisatrice autour de thématiques scientifiques.

Figure 1. Structure du récit des *Dossiers documentaires* de type naturaliste

Les dossiers lient davantage les thèmes de l'aménagement du territoire et de l'environnement, proposent une approche très gestionnaire de la nature avec, là encore, de nombreux schémas, courbes et graphiques. Un dessin du dossier documentaire « Corridors biologiques : des paysages pour la biodiversité » (2014 : 6) illustre bien une conception de la nature comme extérieure à l'homme, comme un objet soumis à son désir d'aménagement. Dans ce dessin humoristique, tout le monde sourit, humains et animaux compris, mais la position de la faune et de la flore est bien dans un carton et l'individu à droite se fie à une notice de montage³⁴.

Figure 2. Illustration extraite du dossier documentaire « Corridors biologiques : des paysages pour la biodiversité » (p. 6, Parc naturel régional du Pilat)



³⁴ Accès : <https://www.parc-naturel-pilat.fr/telechargements/>. Consulté le 29/11/2017.

Des remarques quasi identiques peuvent être faites en observant le registre énonciatif de *L'Écho des chirats* sur les questions de nature. On y fait des « diagnostics du territoire » (n° 11, p. 6)³⁵, on propose des « clés pour le développement durable » (*ibid.*, p. 8) de celui-ci à grand renfort de cartes, on y aménage des sentiers pédagogiques dont on fait la promotion (*ibid.*, p. 11), on y lie « observer » et « préserver » (n° 13, p. 5)³⁶, la biodiversité y est un « concept », la préservation un « chantier » (n° 8, p. 4)³⁷, etc.

On peut également mettre en regard la page 4 du dossier documentaire « Prairies fleuries du Pilat : une ressource agricole à valeur écologique » qui a pour titre : « Des milieux aux multiples intérêts » et la page 5 du numéro 13 de *L'Écho des Chirats* (2014) qui titre « Biodiversité : observer pour mieux préserver ». Sur les deux, on peut lire les différents traits relevés jusqu'ici : la tendance à la mise en graphique, l'utilisation des photos comme support à un discours scientifique plus vaste, le positionnement « objectif » qui pose le parc comme extérieur à la nature et l'énonciateur de même, la position « gestionnaire » qui se lit dans la présentation des moutons comme « outils » mis à la disposition de l'aménagement du territoire³⁸.

Figure 3. Représentations naturalistes et scientifiques de la nature : fleurs et prairies mises en courbes et graphiques, moutons outils de la charte du parc.



À gauche, Dossier documentaire « Prairies fleuries du Pilat : une ressource agricole à valeur écologique », p. 4, titre de la double page : « Des milieux aux multiples intérêts ».

À droite, *L'Écho des chirats*, 13, 2014, p. 5, titre « Biodiversité : observer pour mieux préserver » (Parc naturel régional du Pilat)

³⁵ Accès : http://www.parc-naturel-pilat.fr/images/stories/pdf/parc_en_actions/education/Echo_I_11_Bdef.pdf. Consulté le 20/09/2017.

³⁶ Accès : http://www.parc-naturel-pilat.fr/images/stories/pdf/BAT_ECHO_I_13_INTERNET.pdf. Consulté le 20/09/2017.

³⁷ Accès : http://www.parc-naturel-pilat.fr/images/stories/pdf/parc_en_actions/education/echo_chirats_n7.pdf. Consulté le 20/09/2017.

³⁸ Accès : <https://www.parc-naturel-pilat.fr/telechargements/>. Consulté le 29/11/2017.

L'institution et ses agents : lignes de tension

L'identité institutionnelle qu'on peut lire à travers ces supports de communication semble donc reprendre les codes de la communication scientifique à vocation de vulgarisation et ceux de la communication professionnelle. On peut expliquer ce positionnement par le rôle de médiateur que le parc doit assumer, par exemple entre différents groupes d'intérêt comme l'évoque la chargée de mission Milieux naturels du parc :

« C'est vrai qu'au niveau du parc, on est souvent un petit peu aussi des médiateurs. Entre chasseurs et forestiers, il y avait un problème de dialogue, les forestiers disant "le gibier faisant du dégât sur nos forêts... chasseurs, vous n'en tuez pas assez", et les chasseurs répondant, "non, il n'y a pas plus de chevreuils. Où sont les dégâts ? On ne les voit pas". Maintenant, il y a un dispositif animé au niveau technique par l'Office national de la chasse et de la faune sauvage. On est le service étude on va dire. Qui a mis en place des protocoles. Donc on a des suivis de parcelles, en forêt, pour voir l'impact du chevreuil » (Béatrice, chargée de mission Milieux naturels, entretien avec l'auteur, 08/04/2012, Pélussin).

Pour assumer ce positionnement de médiateur au sens du tiers permettant la poursuite de l'échange en cas de conflits, l'objectivité est une valeur importante pour les chargés de mission du parc. C'est par des dispositifs de recherche, d'études, d'expertise et ensuite de mise en relation, que les équipes définissent leur travail. Cette dimension d'accompagnement permet au parc de travailler avec la multitude de partenaires qui constitue son contexte et de tenter de la maintenir dans un monde commun, de créer du sens avec elle, de réaliser des actions. Comme dans les documents du parc, dans les discours des chargés de mission, on constate qu'une part importante est accordée au vocabulaire technique et scientifique : description des dispositifs, explication des méthodes, des indicateurs, de la gestion des projets. Ceci se lit de manière d'autant plus forte que, en parallèle, lors des entretiens avec les membres d'associations, ces derniers expriment plus librement la passion naturaliste qui les anime, l'amour de la nature, les sentiments qui les motivent :

« Et une opportunité s'est présentée justement au CORA [Centre d'observation Rhône-Alpes]. Ils cherchaient quelqu'un pour faire une étude sur la loutre. Pendant un an, deux ans... Je me suis dit voilà, je le ferai, si je ne le fais pas maintenant, je ne le ferai jamais. Donc je me suis fait plaisir pendant un ou deux ans à sillonner toutes les rivières du département à la recherche de la loutre » (Théodore, Ligue de protection des oiseaux de la Loire, entretien avec l'auteur, 15/11/2013, Saint-Étienne).

Au contraire, lorsqu'ils retracent leurs parcours pendant les entretiens, les chargés de mission du parc relatent surtout les études qu'ils ont conduites, les opportunités professionnelles, etc.³⁹. Ils parlent d'un « intérêt » pour la nature, la biologie, la botanique ou la gestion des milieux. S'ils peuvent évoquer de la « fierté » pour les espèces présentes sur le territoire, leurs propres « compétences », celle-ci

³⁹ Je précise que les entretiens avec les chargés de mission ont été menés sur leur temps de travail et dans leur environnement professionnel, ce qui a pu jouer sur les conditions d'énonciation.

est justifiée par une rhétorique scientifique (nombre, diversité, rareté, etc.) et n'est pas uniquement associée à une dimension personnelle et affective avec leur terrain. L'émotion est mise à distance, présentée comme extérieure : elle ne relève pas du registre de communication du parc et ce point est intégré par les professionnels dans leur identité propre. Dans la partie suivante, je montrerai comment, lorsque celle-ci apparaît néanmoins, elle est mise à l'écart par un procédé de métacommunication⁴⁰ ou présentée comme concession faite aux dispositifs communicationnels d'autres groupes.

Réserves et mises à l'écart : les « petites fleurs » et les chèvres comme entrée de l'émotion

Autour des « petites fleurs » : l'« écolo repoussoir »

La figure des « petites fleurs » apparaît à la fois dans les discours des acteurs, mais également comme objet de la communication du parc autour du concours des prairies fleuries. Sur 24 personnes rencontrées en entretien, 6 parlent des « petites fleurs » dont 5 pour mieux les décrédibiliser et les mettre à distance :

« Après c'est là où on vous taxe, le parc, de ne s'occuper que des petites fleurs. Des petites fleurs, des petits oiseaux. Et de les empêcher de pratiquer les sports motorisés » (Pascale, présidente du parc du Pilat, entretien avec l'auteure, 21/01/2013, Pélussin).

« Le but est de sensibiliser les agriculteurs, ce qui n'est pas simple, car ce n'est pas ce qui est le plus productif et puis cela fait un petit peu "petites fleurs petits oiseaux" donc... ils n'aiment pas trop » (Julien, chargé de mission Agriculture, entretien avec l'auteure, 18/01/2013, Pélussin).

« Ce n'est pas que des fleurs, parce que quand on entend "prairie fleurie", c'est justement le problème de ce mot... tu pourras peut-être me donner ton avis, mais le terme a longtemps été discuté, parce que le problème c'est que ça donne une connotation très "petites fleurs". [...] Et puis dernière de mes missions pour faire un peu caricatural mais... je m'occupe des prairies fleuries » (Charlotte, chargée de mission Natura 2000, entretien avec l'auteure, 25/04/2014, Pélussin).

Lors de ces entretiens, seule la personne attachée à une structure associative d'éducation à l'environnement emploie le syntagme « petites fleurs » sans ironie ou distanciation, mais comme une réalité de ce que cette association montre lors de son travail avec le grand public :

« Ils ont beaucoup travaillé avec les publics scolaires. Avec le grand public aussi mais là c'est plus sentier nature, où l'on fait découvrir l'environnement, les petites fleurs, les petits oiseaux, les petits papillons, les choses comme ça » (Louis, directeur d'une association d'éducation à l'environnement, partenaire du Parc du Pilat sur ces thématiques, entretien avec l'auteure, Marilhes, 10/02/2014).

⁴⁰ Ici, la métacommunication est entendue comme chez P. Watzlawick, J. H. Beavin et D. D. Jackson (1967) en tant qu'un moyen de dépasser les paradoxes communicationnels.

Mobiliser la figure des « petites fleurs » serait donc majoritairement conçu comme péjoratif, manquant de sérieux. On rejoint sur ce point l'analyse d'Aurélié Dumain (2013) autour de la question du goût du fromage. Elle relève de façon presque anecdotique que l'allusion aux « petites fleurs » est une plaisanterie pour les professionnels du secteur, une moquerie qui, selon elle, « indique la longueur du chemin à parcourir pour que la diversité et le terroir deviennent des motifs de passion pour l'ensemble de la filière » (*ibid.* : 52).

Dans l'exemple, l'image des « petites fleurs » est censée représenter les aspects contraignants et superficiels de l'environnement, comme le montre la citation de la présidente du parc qui la met en regard avec la volonté des associations de loisirs motorisés de pratiquer dans le parc. Mais elle représente aussi la superficialité du passionné, de l'amateur par rapport à des groupes professionnels avec lesquels le parc a à travailler, notamment avec les agriculteurs. Il est intéressant de noter aussi que les extraits ci-dessus montrent la mobilisation de la figure des « petites fleurs » en réponse à des reproches anticipés, supposés être émis par des groupes sociaux extérieurs au parc : les associations de loisirs motorisés avec lesquelles le parc partage depuis longtemps des relations conflictuelles, et les agriculteurs avec lesquels il travaille énormément autour des milieux naturels et du développement économique. La mise à distance que le parc marque à l'égard de ces « petites fleurs » semble alors pouvoir être rapprochée de la figure d'un « ayatollah » écologiste, mobilisée par les acteurs du parc lors des entretiens.

Lors de notre premier entretien, en avril 2011, la directrice du parc m'a expliqué que parler d'environnement est compliqué parce que cela donne l'impression d'être des « ayatollahs de l'écologie », des « babas cool », et de devoir se défendre de l'accusation suivante : « Ce parc c'est une réserve d'Indiens... ». On retrouve cette figure de l'« écolo », de l'« ayatollah » sous une acception différente dans le discours de deux membres de la Frapna, association environnementale en région Rhône-Alpes, qui n'a pas signé de convention avec le parc et qui revendique cette position militante : « Tout à fait oui, traitée d'ayatollah de l'environnement [à propos de l'administration du parc]. Alors que je pense qu'ils ont des positions qui sont assez lisses quand même, ils ne sont pas non plus... Nous, ayatollahs qu'on nous le dise, c'est presque un compliment » (Laurent, Frapna, entretien avec l'auteure, 07/10/2013, Saint-Étienne).

Si le parc se défend d'être rangé du côté des « amateurs de petites fleurs » ou des « babas cools écolos », c'est afin de se distinguer de figures repoussoirs envahissantes dans la sphère de l'action environnementale. Cela lui est d'autant plus nécessaire qu'il travaille en partenariat avec des structures associatives, de façon parfois si complexe et peu lisible⁴¹ qu'il lui est nécessaire de structurer son identité propre par opposition. Ainsi, le militantisme et la passion pour la nature étant des valeurs fortement attachées à la cause associative⁴², lui est-il difficile de les revendiquer en maintenant sa propre identité institutionnelle.

⁴¹ Par exemple, l'éducation à la nature du parc du Pilat est portée par diverses structures associatives comme l'Île du Beurre ou la maison du Tourisme qui, bien qu'ayant des actions et une identité propres, voient celle-ci effacée au profit du parc quand elles prennent place dans ses dispositifs éducatifs.

⁴² S. Ollitrault (1999) montre l'utilisation historique des médias par les associations environnementales selon différents répertoires afin de servir leur approche militante de l'écologie : faire des « coups

Autour des chèvres : la sensibilité mise à l'écart

On observera deux cas qui illustrent l'utilisation qui est faite par le parc des chèvres et de leur « capital sympathie », comme me l'a expliqué de manière presque désabusée l'une des deux chargées de mission Natura 2000.

Le premier cas est celui d'une visite de presse organisée par cette même chargée de mission qui invitait les journalistes locaux à venir découvrir une parcelle sur la commune de Pélussin, récemment intégrée au dispositif Natura 2000 :

« À l'abord du champ, un panneau pédagogique explique les étapes de transformation de la parcelle et les liens avec le projet global. Les deux journalistes s'en préoccupent à peine. L'objet de la visite n'était pas là, l'intérêt c'est la rencontre avec le berger: Les questions fusent et se mêlent : entretien de la parcelle, nom de la chienne "pour la citer elle aussi", particularités des chèvres, anecdotes du gardien, quelques-unes sur Natura 2000 quand même, etc. Nous repartons. Une journaliste, satisfaite, déclare que : "on n'a pas l'occasion de faire des articles toujours aussi intéressants." La visite donnera lieu à de très bons articles dans la presse locale comme me le confirmera la chargée de mission par la suite. Suite à ceux-ci de nouveaux propriétaires ont pris contact avec elle. C'est donc une opération de communication à succès. Pourtant elle se sent obligée de me préciser, en aparté et avec une pointe de désillusion : "Je les aurai fait visiter au moment du passage du girobroyeur [machine agricole qui broie les végétaux], cela les aurait moins intéressés." » (extrait du carnet de terrain de l'auteure).

Figure 4. Visite organisée pour la presse afin de parler de Natura 2000 (21/05/2014) : journalistes, berger, chargée de mission, mais aussi « Yucca », la chienne border collie, les moutons et les chèvres des Roves



médiatiques », utiliser les détails morbides pour scandaliser; faire parler les animaux (anthropomorphisme), professionnaliser la communication des militants.

Ici encore, ce qui entre en jeu est la transgression d'un code professionnel implicite, d'une norme de rigueur et de sérieux partagé par les professionnels du parc, par le passage dans l'univers des médias. Le résultat positif de l'action de communication apparaît alors comme entaché par le stratagème utilisé sciemment par la chargée de mission : donner à la presse ce qu'elle attendait, visible ici par le recours aux chèvres et au berger. Cela renforce le sentiment de communiquer sur des sujets complexes, qui « ne passent pas bien », du fait de leur manque d'attractivité. Pourtant, la chargée de mission m'a avoué que cette expérience l'incite à « faire des efforts » pour poursuivre dans ce sens, puisque, en définitive, cette entorse à l'objectivité a porté ses fruits.

Une autre illustration intéressante de la mobilisation de la chèvre a eu lieu lors de la fête des 40 ans du parc du Pilat, en septembre 2014, dans le village de Bourg-Argental :

« C'est la fête. Toutes les places et rues sont décorées, investies. Une scène ouverte assure des concerts. Aux abords du village, on trouve des ânes et des carrioles à bœufs. On nous distribue des bracelets, des quizz, des autocollants, des flyers de tous les côtés au gré des stands occupés par des fédérations, des associations, des collectivités. À la périphérie du village, dans un espace vert, autre ambiance. Les stands informatifs laissent la place à des mini-enclos, sans panneaux, sans dépliants, sans associations attachées. C'est l'espace des animaux agricoles. Des enfants entourent les enclos et essayent de caresser chèvres ou moutons. La seule médiation qui subsiste alors est le contact proposé, directement, avec l'animal » (extrait du carnet de terrain de l'auteure).

Figure 5. Fête des 40 ans du Parc du Pilat, 21 septembre 2014 :
espace vert, enfants et animaux « à caresser »



Comme dans le cas précédent, les chèvres représentent une approche sensible de la nature qui n'est pas, nous l'avons vu, l'approche développée dans la communication institutionnelle du parc. Néanmoins, ici, le parc semble abandonner sa posture de médiateur à vocation scientifique pour laisser place à un contact plus direct. On retrouve cette fois une construction plus proche des idées d'éducation à la nature où les enfants sont considérés comme un public à part, pour lequel immersion et émotion sont des registres légitimes (Jacqué, 2002).

Dans ces deux exemples d'utilisation des chèvres, le recours à un registre plus émotif acte l'abandon de la posture institutionnelle pour épouser le registre attendu par les groupes sociaux destinataires (la presse ou les enfants dans les cas évoqués). Dans une démarche pragmatique (ce qui « marche »), le parc met de côté ce qui le différencie en tant que structure pour privilégier une certaine efficacité communicationnelle qui se situe cette fois du côté du message. Ce qui est privilégié est la volonté de faire monde commun⁴³, de faire ensemble, d'utiliser les mêmes codes, et non pas la mise en avant d'une identité particulière.

Conclusion

La question de l'amour de la nature et de l'usage de l'émotion par le parc du Pilat permet de lire la tension identitaire comme dialectique entre le même et l'autre (Lipiansky, 1992). Le registre favorisé sur le plan institutionnel et dans la communication qui accompagne les différentes actions du parc est celui qui valorise l'objectivité, la neutralité, la scientificité, l'expertise. Il permet de favoriser le positionnement du parc comme médiateur, comme accompagnateur de projets pour des groupes sociaux très différents : associations naturalistes, sportives, collectivités territoriales, etc., en lui conférant une identité assez « lisse »⁴⁴. Il sert à distinguer l'identité du parc des autres acteurs environnementaux en le positionnant non pas comme militant, subjectif, mais comme objectif et professionnel. En parallèle, cette objectivité est parfois abandonnée et le parc recourt à l'émotion pour faciliter les échanges. L'identité construite autour de la neutralité s'efface alors pour laisser se déployer une communication « efficace » qui réutilise les codes des autres groupes sociaux pour mieux faire passer son message.

Cependant, ces normes d'énonciations sont tellement intégrées par les chargés de mission du parc qu'il leur est difficile de passer outre. Lorsqu'ils le font, on voit qu'ils éprouvent le besoin de parler de ces pratiques, de métacommuniquer, afin de dépasser ce qu'ils peuvent concevoir comme un paradoxe : utiliser l'affect dans le cadre d'une structure qui se veut objective. Ce sont l'ensemble des discours visant à mettre à distance les « petites fleurs » dans la communication autour des

⁴³ La notion de monde commun s'inspire ici d'A. Monseigne (2016 : 10) qui la définit comme la « traduction active d'un faire ensemble ».

⁴⁴ Le terme est repris tel qu'exprimé en entretien par un bénévole de la Frapna.

« prairies fleuries », redéfinies régulièrement selon des concepts biologiques ou agronomiques. C'est également la désillusion exprimée par la chargée de mission sur l'usage du « capital de sympathie des chèvres ». Les choix éditoriaux du parc apparaissent alors pris dans une tension perpétuelle entre l'identité construite comme différenciation et celle construite comme commun, en fonction des dispositifs qui la mobilisent.

Références

- Babou I., 2009, *Disposer de la nature : enjeux environnementaux en Patagonie argentine*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Babou I., Le Marec J., 2008, « Les pratiques de communication professionnelle dans les institutions scientifiques. Processus d'autonomisation », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2 (1), pp. 115-142.
- Blandin P., 2010, *Biodiversité. L'avenir du vivant*, Paris, A. Michel.
- Bonneuil C., Fenzi M., 2011, « Des ressources génétiques à la biodiversité cultivée : la carrière d'un problème public mondial », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 5 (2), pp. 206-233. Accès : <http://www.cairn.info/revue-anthropologie-des-connaissances-2011-2-page-206.htm>.
- Bourg D., dir., 1993, *Les Sentiments de la nature*, Paris, Éd. La Découverte.
- Bronner G., 2014, *La Planète des hommes. Réenchanter le risque*, Paris, Presses universitaires de France.
- Burroughs J., 1908, *Leaf and Tendril*, Boston, Houghton Mifflin.
- Carlson A., 2008, « Nature and Positive Aesthetics », pp. 211-237, in: Carlson A., Lintott S., eds, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press.
- Carlson A., Lintott S., eds, 2008a, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press.
- Carlson A., Lintott S., eds, 2008b, « Historical Foundations », pp. 23-28, in: Carlson A., Lintott S., eds, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press.
- Carroll N., 1993, « On Being Moved by Nature: Between Religion and Natural History », pp. 169-187, in: Carlson A., Lintott S., eds, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press, 2008.
- Charvolin F., 2009, « Comment penser les sciences naturalistes "à amateurs" à partir des passions cognitives », *Natures Sciences Sociétés*, 17, pp. 145-154.
- Charvolin F., Micoud A., Nyhart L. K., dirs, 2007, *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, Paris, Éd. de l'Aube.
- De Wever P., David B., 2015, *La Biodiversité de crise en crise*, Paris, A. Michel.
- Descola P., 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.

- Despret V., 2007, « L'affectivité au cœur des processus de professionnalisation. Le cas des sciences du comportement animal », pp. 56-75, in : Charvolin F., Micoud A., Nyhart L. K., dirs, *Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes*, Paris, Éd. de l'Aube.
- Duclos D., dir., 2006, *Pourquoi tardons-nous tant à devenir écologistes ? Limites de la postmodernité et société écologique*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Dumain A., 2013, « Contester l'alimentation industrielle en redonnant le goût du goût », pp. 37-74, in : Roux J., Charvolin F., Dumain A., dirs, *Passions cognitives : l'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris, Éd. des Archives contemporaines.
- Emprin C., 2012, *Les Dynamiques communicationnelles dans la recherche en écologie. Projet et programme de recherche sur la biodiversité*, thèse en sciences de l'information et de la communication, École normale supérieure de Lyon.
- Gauchet M., 1990, « Sous l'amour de la nature, la haine des hommes », *Le Débat*, 60 (3), pp. 247-250.
- Godin C., 2012, *La Haine de la nature*, Seyssel, Champ Vallon.
- Godlovitch S., 1994, « Icebreakers: Environmentalism and Natural Aesthetics », pp. 133-150, in : Carlson A., Lintott S., eds, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press, 2008.
- Hargrove E. C., 1979, « The Historical Foundations of American Environmental Attitudes », pp. 29-48, in : Carlson A., Lintott S., eds, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press, 2008.
- Hennion A., Maisonneuve S., Gomart É., 2000, *Figures de l'amateur. Formes, objets, pratiques de l'amour de la musique aujourd'hui*, Paris, Documentation française.
- Jacqué M., 2002, *L'Éducation à l'environnement. Vulgarisation de l'écologie scientifique et diffusion du mode de pensée environnemental*, thèse en sociologie, Université de Provence.
- Jaffaux H., 2010, « La longue et passionnante histoire des parcs nationaux français », *Pour mémoire*, 9, pp. 138-163. Accès : <http://www.parcsnationaux.fr/fr/download/file/fid/550>.
- Kohlmann É., 2016, *Communication environnementale et biodiversité dans le Parc naturel régional du Pilat*, thèse en sciences de l'information et de la communication, Université de La Réunion.
- Latour B., 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, Éd. La Découverte.
- Latour B., 1999, *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, Éd. La Découverte.
- Larrere R., Lizet B., Berlan-Darque M., 2009, *Histoire des parcs nationaux. Comment prendre soin de la nature*, Versailles, Quæ.
- Liarso A., 2014, *Les Sciences humaines et les sciences du vivant face à la crise de la biodiversité*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Lipiansky E.-M., 1992, *Identité et communication. L'expérience groupale*, Paris, Presses universitaires de France.
- Mead G. H., 1934, *L'Esprit, le soi et la société*, trad. de l'américain par D. Cefai et L. Quéré, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

- Micoud A., 2006, « Écologie et li-mythes de la postmodernité : écologie et remythologisation de la vie », pp. 157-176, in : Duclos D., dir., *Pourquoi tardons-nous tant à devenir écologistes ? Limites de la postmodernité et société écologique*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- Moirand S., 1997, « Formes discursives de la diffusion des savoirs dans les médias », *Hermès. La Revue*, 1 (21), pp. 33-44.
- Monseigne A., 2016, « Faire monde commun : du discours à l'acte », *Recherches en communication*, 42, pp. 7-17.
- Ollitrault S., 1999, « De la caméra à la pétition-web. Le répertoire médiatique des écologistes », *Réseaux. Communication, technologie, société*, 17 (98), pp. 153-185. Accès : http://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1999_num_17_98_2183.
- Parizeau M.-H., dir., 1997, *La Biodiversité. Tout conserver ou tout exploiter ?*, Bruxelles, De Boeck.
- Pleşu A., 1980, *Pittoresque et mélancolie. Une analyse du sentiment de la nature dans la culture européenne*, trad. du roumain par L. Braile nu et D. Ilea, Paris, Somogy Éd. d'art, 2007.
- Rémy É., 2007, « Familiarité et détachement envers l'animal : des ajustements inattendus. Le cas de la loutre dans la nature et dans les zoos », pp. 40-55, in : Charvolin F., Micoud A., Nyhart L. K., dirs, *La Nature des profanes. Pour une approche de l'amateur*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube.
- Rist G., 1996, *Le Développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po.
- Roux J., Charvolin F., Dumain, A., dirs, 2013, *Passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris, Éd. des Archives contemporaines.
- Saito Y., 1998, « Appreciating Nature on Its Own Terms », pp. 151-168, in : Carlson A., Lintott S., eds, *Nature, Aesthetics and Environmentalism. From beauty to duty*, New York, Columbia University Press, 2008.
- Servais V., 2009, « Le malentendu comme structure de la communication », *Questions de communication*, 15, pp. 21-49. Accès : <http://questionsdecommunication.revues.org/432>.
- Servais V., 2013, « Comment diviniser son dauphin ? Modèles de relation, régimes d'activité et savoirs anthropo-zoologiques », pp. 209-228, in : Roux J., Charvolin F., Dumain A., dirs, *Passions cognitives. L'objectivité à l'épreuve du sensible*, Paris, Éd. des Archives contemporaines.
- Takacs D., 1996, *The Idea of Biodiversity: Philosophies of Paradise*, Baltimore, J. Hopkins University Press.
- Van Tieghem P., 1960, *Le Sentiment de la nature dans le Prér romantique européen*, Paris, Nizet.
- Van Tilbeurgh V., Charlier-Kerbiguet M. (collab.), 2009, « La difficile gestation d'un parc marin », pp. 111-128, in : Larrere R., Lizet B., Berlan-Darque M., dirs, *Histoire des parcs nationaux. Comment prendre soin de la nature*, Versailles, Quæ.
- Watzlawick P., Beavin, J. H., Jackson D. D., 1967, *Une logique de la communication*, trad. de l'américain par J. Morche, Paris, Éd. Le Seuil, 1972.